

Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer

Sophie Moirand

Université Sorbonne Nouvelle (Cediscor)

Resumo: A presente contribuição tenta mostrar como a evolução recente das teorias semânticas permite melhorar e modificar a inscrição semântica do sentido no discurso pelo ato de nomear e, particularmente, a título de ilustração, pela nomeação dos eventos. O ato de nomear torna-se, assim, o lugar de emergência do interdiscurso (no sentido de Pêcheux) e a palavra “uma arena” (no sentido de Bakhtin), um lugar de discussão e de refutação. Essas poucas reflexões conduzem a questionar uma semântica discursiva que se situa na encruzilhada da língua, do discurso e da cultura, e que questiona o papel da linguagem na construção dos referentes.

Palavras-chave: Ato de nomear, dialogismo, enunciação, interdiscurso, nomes de eventos, referente, semântica discursiva.

Résumé: Cette contribution tente de montrer comment l'évolution récente des théories sémantiques permet de retravailler l'inscription sémantique du sens en discours à travers l'acte de nommer et, en particulier, à titre d'exemple, à travers la nomination des événements. L'acte de nommer devient ainsi un lieu d'émergence de l'interdiscours (au sens de Pêcheux) et le mot “une arène” (au sens de Bakhtine), un lieu de discussion et de réfutation. Ces quelques réflexions conduisent à s'interroger sur une sémantique discursive qui se situe au carrefour de la langue, du discours et de la culture, et qui s'interroge sur le rôle du langage dans la construction des référents.

Mots-clés: Acte de nommer, dialogisme, énonciation, interdiscours, noms d'événements, référent, sémantique discursive.

Le sens constitue l'enjeu majeur de l'apprentissage d'une langue. Pourtant, comme le dit F. Rastier, à l'entrée Sémantique du *Dictionnaire des Sciences Humaines* (PUF, 2006: 1068): "Alors que la grammaire est bi-millénaire, la sémantique ne s'est constituée qu'à la fin du XIX^e siècle, car jusque-là c'était pour l'essentiel la logique qui traitait du sens des langues". Sans doute est-ce une des raisons qui font que la question du sens est rarement traitée en tant que telle dans l'enseignement des langues et qu'elle reste souvent cantonnée à l'étude des textes littéraires. En revanche, le sens a toujours constitué un enjeu majeur de l'analyse du discours depuis plus de trente ans, et cela perdure aujourd'hui encore dans les travaux qui, au Brésil comme en France, s'inscrivent dans la continuité de M. Pêcheux, fondateur au début des années 1970 d'une "sémantique discursive" (voir par exemple Maldidier, 1990 et *Estudos da Língua(gem)* n° 1, 2005). Mais il s'agit aujourd'hui d'une continuité re-visitée et re-travaillée, en particulier dans les travaux de jeunes chercheurs, qui empruntent désormais aux théories sémantiques émergentes des vingt dernières années¹.

À partir des années 1980, en France en tout cas, la réflexion sur le sens a pris en effet un tour scientifique nouveau

- avec d'une part une vision re-pensée de l'énonciation, qui, sans renier Benveniste et l'importance accordée aux formes de la langue, tente de l'articuler soit à la pragmatique ou à la linguistique des interactions² soit à la théorie de l'énoncé du Cercle de Bakhtine³;
- avec d'autre part, et c'est sur ce point que j'insisterai ici, le développement des théories sémantiques post-structuralistes, qui ont ré-introduit la relation entre le signe (saussurien) et le référent, le mot donc et ce qu'il désigne, l'énoncé et ce qu'il représente, jusqu'à devenir des sémantiques "qui n'ont plus peur du réel"⁴ et, davantage encore, des sémantiques qui font appel aux productions de locuteurs *historiquement, socialement et culturellement* "situés".

1 Voir en bibliographie les travaux de Cislaru, Julia, Lecolle, Paveau, Pordeus, Reboul-Touré, Ruchon, Veniard, qui ont largement inspiré cet exposé.

2 Voir par exemple Kerbrat-Orecchioni, 2001 et 2005.

3 Voir Todorov, 1981, pour sa diffusion en France, et les travaux de Authier-Revuz, 2005 par exemple)

4 Je paraphrase ici le joli titre de P. Siblot, 1990: 57.

C'est ainsi que j'ai choisi de centrer cette contribution sur *l'acte de nommer* en discours, parce que, comme le démontre Marie Veniard dans sa thèse (Veniard, 2007): *L'activité de nomination participe à la construction des représentations issues des expériences que les locuteurs entretiennent avec les objets de la réalité.*

En préambule, on pourrait réfléchir à cet énoncé (emprunté au travail de Julia, 2001): *“un homme au vrai sens du terme”*, énoncé rencontré au hasard de textes littéraires ou de conversations ordinaires, et qui illustre cette “sémantique spontanée” du locuteur qui, comme le dit J. Authier-Revuz à propos du travail de Catherine Julia (Julia, 2001: 5-7), fait que *“disant un mot le locuteur éprouve la nécessité de dire, en plus, le sens de ce mot”*. Mais qu'est-ce que le sens de “un homme”... “au vrai sens du terme”? Que dit le mot, “en plus”, au-delà de l'appréciation dans laquelle l'énonciateur se glisse? Sinon qu'il s'agit d'un rappel de *représentations*, y compris discursives, qu'on imagine partiellement partagées, mais qui souvent ne le sont que par une communauté langagière restreinte, voire par une formation discursive (au sens de Haroche, Henry et Pêcheux, 1971: 103; voir également Leiser Baronas, 2007). Je développerai cette réflexion sur le sens en deux temps: une première partie tentera de retracer brièvement l'évolution des travaux sur le sens des mots et l'acte de nommer, tandis que la seconde partie prendra, à titre d'exemple, un cas particulier de nomination dans les discours médiatiques, la construction sémantique des noms d'événements, voire des “mots-événements” (Moirand, 2007a: 56-58).

1. De la description des mots à l'acte de nommer

Le sens est depuis longtemps un objet d'étude pour les philosophes, plus récemment pour les linguistes. Mais d'une discipline à une autre, d'une théorie à une autre, l'objet de recherche n'est pas le même. On se rappelle tous la parenthèse structuraliste qui dominait encore il y a trente ans: la célèbre étude de B. Pottier sur “les objets pour s'asseoir” a fait le tour du monde et des stages de formation d'enseignants de langue. Elle permettait de distinguer le sémème de ‘canapé’ de celui de ‘fauteuil’, mais elle peinait à expliquer le sens, en contexte, de “elle a été reçue dans un fauteuil” ou “il a bénéficié d'une promotion-canapé”. La sémantique structurale privilégiait en effet *la description des signifiés* au dépens des relations référentielles et contextuelles.

1.1. Brève histoire des théories sur le sens

Ce qui préoccupe davantage les philosophes depuis longtemps et les sémanticiens du ^{xx}e siècle également, c'est en effet la relation des mots à la réalité: "*Que faut-il faire du réel en linguistique?*" se demande Georges Kleiber dans un article sur les relations entre *sens*, *référence* et *existence* (Kleiber, 1997: 9). Sur cette question, deux paradigmes scientifiques s'affrontent: pour les objectivistes, les choses du monde existent et les mots sont des étiquettes que l'on pose sur la réalité; ce que réfutent les constructivistes, dans la mesure où on peut parler de choses qui n'existent pas (le Père Noël, les anges, la licorne, l'ogre, le diable...). Pour ces derniers, les objets du monde sont le résultat de catégorisations opérées, par le biais de la perception, grâce au langage verbal, aux mots et aux énoncés qu'on a en mémoire.

Mais la question du sens n'est en effet pas résolue pour autant lorsqu'on déplace l'objet d'étude vers une description des référents, comme le fait la sémantique référentielle. Le sens est alors décrit comme un faisceau de traits sémantiques, voire prototypiques, qui appartiennent au référent: quelles sont les conditions, nécessaires et suffisantes, auxquelles doit satisfaire une entité pour être désignée ainsi? Répondant ainsi à ceux qui pensent que le sens est toujours "construit" par le locuteur, Kleiber affirme qu'il y a toujours une partie du sens qui est "donnée", parce que le nom est une unité "apprise", qui a été "mémorisée" et qui est "codée": il oppose alors la dénomination, unité "stabilisée", aux désignations, qui sont le résultat d'"associations occasionnelles" non codées. Et aux constructivistes qui disent que pour un déménageur 'un piano' est un objet "lourd, encombrant, fragile", il rétorque qu'il n'en reste pas moins 'un instrument de musique'...

C'est cette partition entre dénomination et désignation qui a conduit M.-F. Mortureux à proposer la notion de paradigme de désignations, qui permet entre autres de mettre au jour au fil d'un texte ou d'un exposé les différentes reformulations d'un terme initial (voir *Les Carnets du Cediscor* n°3). G. Petiot (*ibidem*: 43-62) a ainsi décrit la façon dont les locuteurs convoqués dans les médias tentaient de désigner "la pièce de tissu que certaines jeunes filles de confession musulmane se mettent sur la tête" et dégagé un premier paradigme au début des années 1990: *foulard* / *hidjeb* / *fichu* / *voile* / *tchador*... jusqu'à la dénomination "foulard islamique" entérinée par les dictionnaires d'usage, mais quasiment disparue aujourd'hui. Car l'usage est ce que les locuteurs font avec le langage: d'une part, les mots

employés varient selon les communautés discursives, ici *les féministes, les religieux, les laïcs, les croyants, les athées*; d'autre part un même mot est porteur de représentations différentes: *voile* était porteur pour les uns du trait "religieux" (*prendre le voile*, en français) et pour d'autres de l'image de femmes légères vêtues de voiles transparents véhiculée par la littérature et la peinture sur l'Orient. C'est ainsi qu'il a paru nécessaire de toujours rapporter les mots aux locuteurs qui les emploient et aux domaines de mémoire auxquels ils renvoient ainsi qu'au "*moment discursif*" (Moirand, 2007a: 4) dans lequel ils surgissent (*tchador* renvoyait alors à la révolution iranienne de 1979). Quelques années plus tard, 'voile' ne désigne plus la pièce de tissu mais devient dans la presse un "mot-événement", dans *la loi sur le voile* ou *le problème du voile* ou simplement *le voile*..., comme le montre L. Calabrese (dans Cislariu *et al.*, 2007: 135-148) et c'est actuellement "la burqa" qui tend à devenir un "mot-événement" du discours politico-médiatique.

Parallèlement au tournant discursif de ces travaux sur le lexique, de nouveaux courants sémantiques ont commencé à considérer que "le sens" découle non pas de la description du référent, mais de *la description des rapports que les locuteurs entretiennent avec les objets*. L'approche anthropocentrique (Wierzbicka, par exemple) met au jour le sens des mots à partir de l'étude des usages que l'on fait des objets et donc de leurs fonctions. Pour la sémantique indexicale (Cadiot et Nemo, 1997, par exemple), le monde est appréhendé à travers le regard d'un locuteur qui use d'expressions langagières dont "le sens" est contextuel et lié à son expérience. Le langage devient une manière de "saisir" le monde, et le sens d'un mot est conçu à travers la fonction d'indexicalité du langage. Ainsi lors d'une réunion entre amis, un locuteur peut dire "tu peux me passer le cendrier" alors que son regard se tourne vers une cocotte en papier ou le couvercle d'une boîte de biscuits qui fait office de cendrier. Ces déplacements de l'objet de la sémantique ont permis de re-travailler la question du sens en discours.

1.2. Une approche discursive de l'acte de nommer

Ce sont sans doute les ethnométhodologues qui ont conduit à s'interroger non pas sur les mots ou les signes, les référents ou les signifiés, mais sur l'acte accompli par un locuteur quand il "nomme" un objet du monde: l'acte de nommer est alors saisi à travers *l'activité discursive des acteurs en situation*.

Nommer devient une construction discursive qui s'élabore au fil du texte ou de l'interaction, et que l'on observe à travers les activités verbales des acteurs sociaux. Ainsi, en prenant pour corpus des récits de voyage en Italie aux XVIII^e et XIX^e siècles, L. Mondada a montré comment le voyageur francophone se trouve confronté aux mots de l'autre, comment il les évalue, voire les réfute, et comment cette activité de référenciation laisse des traces dans l'énoncé (Mondada, 1994: 411-469):

- Sans port (car *on ne peut donner ce nom* à une crique formée par un mauvais môle)
 - En Italie, le superlatif est habituellement employé lorsqu'il s'agit de beaux-arts [...] *Ils donnent le nom de palais* à des maisons qui ne sont que communes ou simplement jolies
 - Au haut du Mont-Cenis, qui est moins une montagne qu'un col entre des montagnes, on trouve *un étang honoré du nom de lac*, quoiqu'il s'agit d'une étendue très médiocre
 - la ville est partagée par un sale et méchant filet d'eau, que quelques relations libérales *honorent du nom de superbe canal*.
- (Mondada, 1994: 426, 446, 447 – c'est moi qui souligne)

Le mot ne va pas de soi... Et la langue ne fournit pas toujours le mot dont on a besoin. Catherine Ruchon, qui a analysé des forums sur l'internet dans lesquels interviennent des parents qui ont perdu un enfant à la naissance ou peu après, a mis au jour la détresse des mères qui ne trouvent pas, en français, de mots pour le dire et pour s'autodésigner, alors qu'il existe bien *orphelin(e)* et *veuf/veuve*. Mais cette communauté discursive particulière (qui s'est constituée sur l'internet) finit par forger ses propres mots: "*mamange*" (contraction de *maman* et *ange*), *papange*, *paranges*, etc., "*ange*" désignant d'un commun accord les enfants morts, même pour ceux qui ne croient pas au ciel... (Ruchon, 2009). La pensée humaine a besoin de catégoriser, comme le montre l'activité langagière des locuteurs, et l'acte de nommer permet de ranger les objets ou les acteurs du monde dans des catégories.

C'est pour ces raisons que, dans la perspective praxématique, développée à l'université de Montpellier, P. Siblot envisage la relation au réel de la nomination (résultat de l'acte de nommer) comme une triple relation: *le réel du monde*, qu'on catégorise pour lui donner sens; *le réel du sujet* qui exprime la représentation qu'il se fait de ce monde et la position

qu'il prend à son égard; le *réel du sujet aux autres* avec lesquels il entre nécessairement en *dialogue* (Siblot, 1990: 30). Ce qui le conduit à parler du *dialogisme de la nomination* (Siblot, 2001: 204-205), proposition qui rejoint ce que j'ai appelé "la mémoire des mots", parce que les mots que l'on a stockés en mémoire, ce ne sont pas les mots du dictionnaire, avec leurs définitions, mais les mots tels qu'ils ont été employés par d'autres dans les situations qu'on a rencontrées et dans les discours auxquels on a été exposé.

C'est ainsi qu'on peut repenser aujourd'hui une sémantique discursive, qui emprunte aux théories sémantiques récentes, tout en les articulant aux perspectives énonciatives et discursives de ces trente dernières années: la théorie de l'énoncé du Cercle de Bakhtine (Bakhtine, 1977) et l'analyse du discours dans ses orientations nouvelles, brésiliennes et françaises (Bouquet et Grillo, 2008, par exemple). Dans ce cadre re-pensé, l'acte de nommer devient un lieu d'émergence de l'interdiscours (au sens de Pêcheux), et le mot "une arène" (au sens de Bakhtine), un lieu de discussion et de réfutation. Ce que montre exemplairement la construction discursive dans les médias des mots qui désignent les événements.

2. La construction sémantique des noms d'événements

En travaillant sur le rôle du langage dans la construction des événements sociaux, on a été conduit à s'interroger sur le fonctionnement sémantique de formulations, de mots simples ou composés, de noms propres ou de noms communs qui devenaient au fil du temps ce que j'ai appelé des "mots-événements", tels *Mai 68*, *le 11 septembre*, *Tchernobyl*, *Bhopal*, *la vache folle*, *la Tchétchénie*, *la crise*... Les noms d'événements peuvent ou non se stabiliser au fil des discours produits dans le monde politico-médiatique; ils peuvent se modifier, changer de catégorie grammaticale, abandonner leur référent initial pour un autre, fonctionner comme un opérateur de catégorisation ou de qualification:

- la crise de la vache folle, l'affaire du voile, l'affaire du sang contaminé, la grippe espagnole, la grippe aviaire, la guerre du Golfe, le conflit des intermittents, la crise des banlieues, l'affaire du voile
- les leçons de la vache folle, la vache folle, le sang, le voile, l'amiante
- Un petit Mai-68 des banlieues, le spectre de Mai 1968, Faut-il craindre un mai 2009?

- le Tchernobyl aviaire, le Katrina des désastres sociaux,
- le 11 septembre, après le 11 septembre, depuis le 11 septembre, l'autre 11 septembre, un 11 septembre de la finance

C'est une double approche, sémantique et discursive, que l'on adopte, et qui s'interroge sur le rôle du langage dans la construction des événements, parce que l'événement est un objet social, c'est-à-dire qui n'existe (au sens de Searle, 1995) que par l'accord des hommes, donc d'une intentionnalité collective reposant sur des conventions, propagées par la chaîne ininterrompue des discours produits dans la société. Cette approche permet de saisir, par exemple, la souplesse de certains noms propres, qui deviennent au fil du temps des noms d'événements.

2.1. La souplesse sémantique des noms propres

En discours, le nom propre s'avère suffisamment souple pour que des locuteurs situés puissent jouer sur son référent initial ainsi que sur les références acquises au cours des événements sociaux, même si les emplois modifiés du nom propre découlent bien du système de la langue, par exemple les changements de déterminants et la valeur de la négation dans l'exemple suivant: *L'Irak n'est pas un nouveau Vietnam*. On voit bien là que le nom propre, loin d'être "vide de sens", comme l'ont pensé certains logiciens, est doté de *potentialités signifiantes* (au sens de Siblot), et que l'histoire lui confère une *épaisseur dialogique* (au sens de Sitri, 2003).

Ainsi les toponymes sont de bons candidats à cette prise de sens nouveaux qui permet de superposer à leur référent initial (lieu ou ville) un autre référent: les faits qui se sont passés dans ces lieux. Il en est ainsi de *Waterloo*, de *Tchernobyl*, de *Hiroshima* ou de *Verdun* en France, par exemple. Mais il arrive que l'on perde en route le référent premier ou second, comme pour le mot "Grenelle", qui, récemment, a donné lieu en France à une série de productions dérivées:

- Rue de Grenelle [rue de Paris dans laquelle on trouve plusieurs ministères]
- Les accords de Grenelle [Mai 68: rencontre entre le ministre du travail et les syndicats]
- Le Grenelle de l'environnement [réunion décidée par le gouvernement]

- “Il faudrait un Grenelle de la consommation, puisque le Grenelle est à la mode”
- Borloo va lancer un Grenelle de la mer [Borloo est ministre de l'environnement]
- Mauvaise vibration au Grenelle des ondes [discussion autour des antennes de téléphonie]
- “Puisqu'on fait des Grenelle(s) en ce moment, pourquoi pas un Grenelle sur les retraites?”

Sans doute les politiques (et/ou leurs conseillers en communication) ont voulu remettre en mémoire les rencontres entre le ministre du travail et les syndicats qui, à la fin des événements de 1968, avaient contribué à une forte augmentation des salaires, et qu'on appelle depuis lors “Les accords de Grenelle”, en proposant de nommer la réunion tenue à l'initiative du gouvernement actuel sur l'environnement “le Grenelle de l'environnement”. Coup de force pragmatique, au sens où on peut l'entendre en analyse du discours (Moirand et Porquier, 2008), qui veut jouer sur la coloration positive de ce nom d'événement, et qui peut “marcher” avec les sénateurs, les députés, les électeurs qui ont vécu ou ont en tête cette histoire, mais événement qui ne rappelle pas grand-chose à la majorité des Français qui n'étaient pas nés en 1968, en tout cas à la plupart des étudiants de la Sorbonne nouvelle en 2009, pour qui “un Grenelle” c'est une réunion ou un débat (qui par ailleurs n'a pas lieu rue de Grenelle...).

Comme le propose M-A. Paveau (voir Paveau, 2006; 2008: 23-35), le toponyme devenu “*nom de mémoire*” possède une signification “située”, au sens cognitif du terme, dans le temps, l'espace et la culture. Ce qui la conduit à faire une place au sujet, dont la position énonciative, voire historique, est aussi importante que “la mémoire” inscrite dans le toponyme. Lieux de victoire pour les uns, lieux de défaite pour d'autres, les noms de bataille ont des cheminements sémantiques complexes selon les cadres culturels, identitaires, affectifs, mémoriels d'un groupe ou d'un individu. Le toponyme, dit Paveau, devient ainsi un organisateur “socio-cognitif” qui permet de construire et/ou d'entretenir une histoire collective. Il en est de même pour les noms d'événements: ils posent des problèmes d'interprétation manifestes si les mémoires collectives et/ou interdiscursives (Halbwachs 1950; Moirand 2007b) ne sont pas partagées: ainsi pour les étudiants de doctorat qui suivaient mon séminaire au Chili en 2005, le 11 septembre évoquait

d'abord le coup d'Etat contre Allende de 1973, qu'ils n'avaient pas vécu, davantage que les attentats de New York de 2001...

Faute d'être analysables en langue, les productions de sens du Nom propre sont donc observables en discours: il s'agit d'un acte de langage dans lequel le locuteur exprime un "point de vue" sur l'objet qu'il nomme et qui du même coup le conduit à prendre "position envers d'autres locuteurs avec lesquels il entre en relation dialogique" (Leroy et Siblot, 2000: 102). Cela conduit à vérifier s'il en est de même pour les noms d'événements construits sur des noms communs...

2.2. Du sens à la représentation des événements

Une analyse des façons de nommer les événements au fil de leur déroulement permet de s'interroger sur la construction sémantique du "mot-événement", dont plusieurs formes se manifestent, outre les dérivés de toponymes ou de chrononymes:

– Il y a des composés polylexicaux mixtes constitués d'un nom commun classifiant et d'un nom propre: *la guerre d'Afghanistan*, ce qui oblige à prendre en compte le cotexte des reformulations pour dégager par exemple le sens des différentes prépositions rencontrées au fil du texte, dans l'intradiscours: *ce n'est pas une guerre contre les Afghans, cette guerre en Afghanistan, c'est une guerre contre Al Qaeda, une guerre/une lutte contre le terrorisme* (voir Veniard dans Lecolle, Paveau, Reboul-Touré eds 2009).

– Il y a des formes composées de noms communs dont le premier joue un rôle classifiant ou même qualifiant, comme j'ai pu le mettre au jour dans mes propres travaux sur des événements sanitaires: *la crise de la vache folle, le scandale du sang contaminé, le dossier de l'amiante, le feuilleton des OGM, l'affaire de la dioxine...*

Mais si ce genre de description qualifiante oriente l'interprétation dans les débuts de l'événement, on assiste au fil du temps à l'abandon de l'élément classifiant. On a alors un "vrai" mot-événement: *la vache folle, l'amiante, le sang contaminé, le sang, le voile*, voire actuellement *la crise* (pour désigner la crise financière) ou *la grippe* (pour désigner la grippe A, après l'avoir appelée *grippe porcine* puis *grippe mexicaine...*).

Si on suit un événement à partir du moment où il surgit, comme j'ai pu le faire pour ce qu'on a appelé après coup *la crise des banlieues* de l'automne

2005 (Moirand, 2009), on voit comment se construisent des représentations qui s'inscrivent dans le nom d'événement au fil du temps et des discours qu'il traverse, jusqu'à donner un "sens social" à l'événement: on assiste à une fragmentation du référent de l'événement à travers le récit des faits qui le construisent: *des jets de pierre et de bouteilles, des voitures qui brûlent, des incendies de poubelles, des policiers caillassés...*; puis à un rassemblement de ces faits sous des désignations communes qui construisent une autre représentation de l'événement: *tensions, incidents, troubles, échauffourées, affrontements, harcèlements, émeutes*, voire le terme de la police *violences urbaines*. Enfin d'autres représentations surgissent lorsque les caractérisations de cet événement sont empruntées à d'autres noms d'événements, servant ainsi de "rappels mémoriels" tout en traduisant le point de vue du locuteur et/ou ce qu'il imagine des connaissances de ses destinataires:

"une véritable guérilla urbaine" / "c'est un petit peu Bagdad tous les soirs"

"une situation comparable à la Tchétchénie" [*média étatsunien*]

"c'est le Katrina des désastres sociaux" [*média étatsunien*]

"la France est au bord de la guerre civile" [*médias étrangers*]

"Kaboul sur Banlieues"

Ces nominations "dialogiques", qui font appel aux discours antérieurs, à l'histoire et à la mémoire, laisseront place quelques mois plus tard à un nom d'événement largement consensuel et vague, *la crise des banlieues*, dans lequel sont cependant mémorisés l'ensemble des discours produits autour de cet événement.

Ainsi l'acte de nommer un événement s'inscrit non pas dans un programme de description du référent mais dans *une reconstruction du référent*, qui va perdurer en mémoire. C'est ce qui se produit à la seule évocation de Mai 68, et qui permet au "mot-événement" de jouer une fonction pragmatique lors du traitement d'un nouvel événement, par exemple dans des titres comme: *Un petit mai-68 des banlieues* (lors de la crise des banlieues de 2005) ou *Faut-il craindre un mai 2009?* (lors du mouvement des universitaires de l'hiver et du printemps 2009 en France). C'est ce qui se produit au fil du discours (*l'intradiscours*), en particulier dans les discours médiatiques et politiques, lorsque la seule évocation du nom de l'événement devient *un argument*, parce que, forme d'écho de

l'interdiscours, il participe à *l'éclairage* (au sens de Grize, 2005: 42) que l'énonciateur donne à l'énoncé:

– Les crises sanitaires se succèdent. Il y eut la vache folle et la fièvre aphteuse. Aujourd'hui ce sont les oiseaux migrateurs et leurs frères domestiques qui portent la menace: le virus animal qui, s'il se combinait au virus humain, pourrait provoquer une épidémie... comparable à la grippe espagnole du début du siècle dernier.

[Éditorial]

– La folie aviaire

– Grippe aviaire: un fléau de plus en Afrique

[titres]

Ces quelques réflexions sur l'acte de nommer montrent à quel point le sens constitue un lieu de convergence entre la langue, le discours et la culture (à travers la mémoire et l'histoire). Ce qui devrait conduire à s'interroger sur le développement d'une *culture interdiscursive*, nécessaire à la compréhension du monde tel qu'il est "raconté" en langue maternelle comme en langue étrangère, et sur les façons de s'approprier "le sens" et "la mémoire" des mots.

Références bibliographiques

Authier-Revuz J. (1995). *Ces mots qui ne vont pas de soi*. Paris: Larousse, 2 tomes.

Bakhtine M. (v. n. Volochinov) [1929] (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris: Éditions de Minuit.

Bouquet S. et Grillo S. (éds.) (2008). "Linguistique des genres. Le programme de Bakhtine et ses perspectives contemporaines", *LINX* n° 56. Nanterre: Université Paris 10 – Nanterre.

Cadiot P. et Nemo F. (1997). "Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale", *Journal of French Language Studies* n° 7-2. Cambridge: University Press, p. 127-146.

Les Carnets du Cediscor n° 3 (1993). Les enjeux des discours spécialisés. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.

- Cislaru G. (2005). *Étude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française avec référence à l'anglais, au roumain et au russe*. Thèse de doctorat en sciences du langage, Université Sorbonne nouvelle.
- Cislaru G., Guérin O., Morim K., Née É., Pagnier T., et Veniard M. (éds.) (2007). *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*. Paris: Presses Sorbonne nouvelle.
- Estudos da Língua(gem)* (2005). *Análise de Discurso e Michel Pêcheux*, n° 1. Vitória da Conquista: Universidade Estadual do Sudoeste da Bahia
- Grize J.-B. (2005). "Le point de vue de la logique naturelle" in Doury M. et Moirand S. (éds.). *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle (traduction en espagnol: www.editorial-montesinos.com).
- Halbwachs M. [1950] (1997). *La mémoire collective*. Paris: Albin Michel.
- Haroche C., Henry P. et Pêcheux M. (1971). "La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours", *Langages* n° 24. Paris: Larousse, p. 93-106.
- Julia C. (2001). *Fixer le sens? La sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle (préface de J. Authier-Revuz).
- Kerbrat-Orecchioni C. (2001). *Les actes de langage dans le discours*. Paris: Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni C. (2005). *Le discours en interaction*. Paris: Armand Colin.
- Kleiber G. (1997). "Sens, référence et existence: que faire de l'extralinguistique?", *Langages* n° 127. Paris: Larousse, p. 9-37.
- Lecolle M., Paveau A.-M. et Reboul-Touré S. (éds.) (2009). "Le nom propre en discours", *Les Carnets du Cediscor* n° 11. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Leiser Baronas R. (éd.) (2007). *Análise do discurso: apontamentos para uma história da noção-conceito de formação discursiva*. São Paulo: Pedro e João Editores.
- Leroy S. (2004). *De l'identification à la catégorisation. L'antonomase du nom propre en français*. Louvain/Paris: Peeters.
- Malidier D. (éd.) (1990). *L'inquiétude du discours. Textes de Michel Pêcheux choisis et présentés*. Paris: Éditions des Cendres.
- Moirand S. (2007, réédition 2008). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris: Presses Universitaires de France (traduction en arabe au Liban: www.asp.com.lb).
- Moirand S. (2007b). "Discours, mémoires et contextes: à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse", *CORELA*, en ligne: <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=1636> (traduit dans *Estudos da Língua(gem)* vol. 6 n° 1, 2008).

- Moirand S. (2009). "Le choc des discours dans la presse française: l'exemple des violences urbaines (automne 2005) et des manifestations étudiantes (hiver 2006)", texte publié en Australie dans les actes du Premier colloque international de la FATFA, à paraître en espagnol dans *Discurso y Sociedad*, en ligne.
- Moirand S. et Porquier R. (2008). "De l'éthique de la nomination à l'éthique de l'interprétation: autour du mot "otage" et de quelques autres" in Delamotte-Legrand R. et Caitucoli C. (éds.). *Morales langagières. Autour de propositions de recherche de Bernard Gardin*. Presses des Universités de Rouen et du Havre, p. 139-154.
- Mondada L. (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Thèse de doctorat, Université de Lausanne.
- Paveau M.-A. (2006). *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Paveau M.-A. (2008). "Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille", *Mots. Les langages du politique* n° 86. ENS éditions, p. 23-36.
- Pordeus Ribeiro M. (2009). "La notion d'événement politique". Thèse en cours, USP/Sorbonne nouvelle: La représentation des événements politiques dans les presses brésilienne et française.
- Ruchon C. (2009). *Activités de nomination et créativité lexicale sur les forums de discussion consacrés au deuil et à la médecine*. Mémoire de mastère, université Sorbonne nouvelle.
- Searle J. R. (1995). *The Construction of Social Reality*. New York: Free Press (traduction française: *La construction de la réalité sociale*, Paris: Gallimard, 1998).
- Siblot P. (1990). "Une linguistique qui n'a plus peur du réel", *Cahiers de praxématique* n° 15. Université Paul Valéry – Montpellier 3, p. 57-76.
- Siblot P. (2001). "De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom", *Cahiers de praxématique* n° 36. Université Paul Valéry – Montpellier 3, p. 189-214.
- Siblot P. et Leroy S. (2000). "L'antonomase entre nom propre et catégorisation nominale", *Mots* n° 63. Lyon: ENS éditions, p. 89-104.
- Sitri F. (2003). *L'objet du débat. La construction des objets de discours dans des situations argumentatives orales*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Todorov T. (1981). *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique* suivi des *Ecrits du cercle de Bakhtine*. Paris: Seuil.

Veniard M. (2007). *La nomination d'un événement dans la presse quotidienne nationale. Une étude sémantique et discursive: la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents dans le Monde et le Figaro*. Thèse pour le doctorat en sciences du langage, université Sorbonne nouvelle, Syled-Cediscor.

Wierzbicka A. (1985). *Lexicography and conceptual analysis*. Ann Arbor: Karoma Publishers.

Sophie Moirand, docteur en linguistique et docteur d'État ès-lettres et sciences humaines, est actuellement professeure de linguistique générale et appliquée. Après avoir enseigné le français comme langue étrangère au Centre de linguistique appliquée de Besançon, elle a été assistante à l'université Paris 8 – Vincennes, avant d'être nommée à l'université Sorbonne nouvelle – Paris 3. Ses recherches ont porté, entre autres, sur la compréhension de l'écrit et l'enseignement de la communication (*Situations d'écrit*, Clé international, 1979 et *Enseigner à communiquer en langue étrangère*, Hachette, 1981) ainsi que sur les discours de spécialité et la lecture de textes spécialisés. Elle s'est ensuite orientée vers l'analyse du discours (*Une histoire de discours*, Hachette, 1988), ce qui l'a conduite à créer à l'université Sorbonne nouvelle le Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés (CEDISCOR) ainsi qu'une collection *Les carnets du Cediscor* aux Presses Sorbonne Nouvelle. Ses travaux ont alors porté sur l'analyse des discours scientifiques, didactiques et médiatiques (voir par exemple, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Presses Universitaires de France, 2007, réédition 2008).